

# COMMENT BRÛLER SON NOM PARMI LES KLAZKYI

par Qamille

## **COMMENT BRÛLER SON NOM**

### **PARMI LES KLAZKYI**

**Qamille**

« ÇA, ÇA S'APPELLE Calfirio. »

Sa petite bouche se plisse et, se souvenant que je suis une étrangère et que j'apprends encore la langue, Metra ajoute :

« Et aussi Calfirio-sûn, sûn-Tlam et Slifandio. »

Je hoche la tête, attentive, et contemple le bosquet de fleur que Metra vient de nommer. Le vent fait frissonner leurs feuilles aux bords ourlés, et leurs corolles s'entrechoquent comme des clochettes de papier. Elles sont d'un bleu qui détonne dans les marécages, où toutes les teintes sont passées, pisseuses, aqueuses, vineuses. J'ai suffisamment l'habitude de Metra pour m'abstenir de lui demander les différences entre les quatre noms de la fleur. Al n'est qu'un enfant, utilise les noms des choses spontanément, et ne serait pas capable de me répondre. À la place, je cueille deux spécimens, dont une avec ses racines, et les place dans mon herbier. Le regard de Metra me suit, ses sourcils froncés. Ce n'est pas une pratique indigène, cette collecte des végétaux, et al doit se demander si la plante, soumise à ce traitement inédit, requiert un nouveau nom. Al posera peut-être la question à notre retour ; al ne me la pose pas, à moi.

Je referme l'herbier et nous rentrons en direction du village. Nous sommes habituées à faire le chemin en

silence : la descente de la colline, le long du chemin bordé de pierres rondes, puis le ponton de bois, qui nous emmène, par-dessus l'eau trouble et saumâtre, vers la lisière des arbres, puis le village. La nuit tombe. L'air autour de nous est rempli du coassement des balam-balams – je suis presque sûre que c'est ainsi qu'on les appelle, du moins jusqu'à la fin du crépuscule, quand ils chantent pour les trois lunes de Kalyky – et il semble vibrer comme l'intérieur d'un instrument. Le vent souffle sur la végétation de la mangrove, brouillant les bruns roussâtres, les marrons fanés, les rouges rouillés en un flou bruissant qui perturbe le regard, me donne l'impression de loucher. Les lianes tombant des branches dessinent des motifs dans l'eau bourbeuse qui nous entoure, de part et d'autre du ponton. Ces motifs ont des noms aussi, mais la complexité de leurs variations atteint des niveaux presque divinatoires, je n'oserai jamais aborder le sujet. Ce n'est pas grave, il y en aura d'autres pour l'élucider. Ils s'occuperont des problèmes difficiles, mes successeurs. Moi, je peux me contenter de marcher à côté de Metra et de regarder avec impatience vers le haut, attendant le moment où les trois lunes deviendront pleinement visibles dans le ciel nocturne.

Ce soir elles forment un triangle isocèle. Metra et moi atteignons le village avant que les détails de leurs surfaces n'apparaissent clairement, mais déjà je peux apercevoir le blanc des nuages et, encore pâle, encore indistinct, peut-être déjà anticipé par mon imagination, le vert luxurieux de la végétation.

J'ai des collègues, là-haut. Une petite dizaine de botanistes sur chaque lune, que j'imagine perdues dans la jungle, pataugeant dans la tourbe, mesurant les fougères. Les trois lunes de Kalyky ont des atmosphères denses, humides et anciennes, riches en oxygène et en dioxyde de carbone, et abritent une diversité de vie végétale à faire pâlir la plupart des planètes du système, Kalyky comprise. Mes collègues échantillonnent, cataloguent, analysent.

L'hypothèse actuelle visant à expliquer le biodynamisme de ces trois astres repose sur des frôlements cométaux, suffisamment proches pour entraîner avec eux des spores – des graines dans la glace, assurant des échanges entre les lunes. Il faudra encore dix ans au moins pour que ces petites équipes accumulent suffisamment de matériel phylogénétique pour commencer seulement à confirmer la théorie, mais comme cela doit être exaltant, faire partie de ce travail !

Cela a été une dure déception, d'apprendre que je ne serais pas l'une d'eux, que j'avais été assignée à la surface de la planète. Des plantes traversant l'espace, c'était la merveille d'une carrière de xénobiologiste. Une longue déception.

Elle a passé.

J'ai trouvé une autre forme de diversité, ici.

Metra me guide à travers les troncs entrelacés des Galvodio qui forment l'entrée du village, puis se retourne vers moi, avec un sourire, quand nous atteignons les Kastell. Botaniquement, il s'agit du même arbre : un angiosperme ligneux semblable aux palétuviers terriens,

dont les troncs poussent à l'horizontale, proche de la surface de l'eau. Les Galvodio sont l'arbre nu ; ils deviennent les Kastell quand une demeure y a été construite. Il s'agit d'une distinction simple, claire ; une des premières que j'ai apprises, à l'époque où je pensais encore que la langue des Klazkyi suivait un découpage conceptuel stable et permanent. Tout le village est construit sur un réseau dense de ces arbres, et en ce moment Metra me guide le long des troncs, en direction des demeures. Il y a une manière particulière de marcher sur les Galvodio, une démarche chaloupée et élégante qui permet d'épouser les rondeurs de l'arbre et de profiter des aspérités de l'écorce. Metra a été pour beaucoup dans mon apprentissage de cette allure locale.

Nous approchons de chez Metra. La forme ronde de sa demeure familiale apparaît peu à peu, comme émergeant naturellement de la végétation qui nous entoure : les murs sont faits d'une écorce ployant comme la voile d'un navire par grand vent, renforcée par une solive horizontale ; la porte est ovale ; la demeure dans son ensemble a la forme d'un ballon de rugby, construite autour du tronc d'un Kastell. Une lanterne est suspendue à la porte, que Metra éteindra en rentrant. Je m'apprête à lui souhaiter bonne nuit, quand al se glisse rapidement derrière moi.

Un exercice de marche sur les Galvodio ? Ou peut-être a-t-al décidé de passer plus de temps avec moi. Je ne formule pas la question. Ma maîtrise du Klazkyi est encore limitée, et l'enfant et moi nous sommes habitués à des formes de communication non-verbales.

À moi de guider.

Je continue mon chemin le long des troncs, espérant démontrer à Metra que je suis capable de retrouver mon module sans son aide. Heureusement pour moi, ce dernier est plus facile à déceler que les demeures Klazkyi, si élégamment fondues dans leur écosystème : les angles du vaisseau saillent d'un fouillis de branchages calcinés. Sur d'autres planètes, un tel atterrissage aurait pu poser problème, mais les Klazkyi sont des gens phlegmatiques, et al attendaient mon arrivée.

Metra m'a suivie jusqu'au sas. Les chants des balams-balams se tarissent. Le crépuscule touche à sa fin ; les Galvodie sont devenus des silhouettes, des ombres. La lumière des lunes filtre à peine à travers la canopée de la mangrove. À intervalles, des motifs d'un blanc laiteux se découpent sur un tronc, une branche, un pan d'eau trouble, et frissonnent. J'aime ce moment de la nuit. Je sais que les trois lunes sont seules à briller de l'autre côté des feuilles, et que je pourrai aller les voir, plus tard. Même l'odeur de la tourbière, si acré à mon arrivée, me réchauffe maintenant. Je me sens pleine et entière.

Je vais proposer à Metra d'entrer avec moi ; peut-être n'ose-t-al pas demander. Le vaisseau doit lui inspirer de la curiosité. Au moment où je me retourne pour lui faire ma proposition en un Klazkyi maladroit, cependant, l'enfant tend les mains vers moi, en coupe, comme s'al m'offrait un liquide précieux, et dit :

« Je veux t'offrir Liune. »

J'ai envie de mettre un genou au sol, de lui caresser les cheveux, lui expliquer. Lui dire. Tu ne devrais pas m'offrir un nom, Metra, je vais partir, je ne vais pas rester. On ne pourra même pas brûler ce nom ensemble, je partirai simplement avec. Vraiment je n'en suis pas digne, Metra.

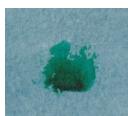
Si al m'avait fait cette offre quelques jours plus tôt je lui aurais sûrement dit, mais j'en sais trop, maintenant, pour prononcer ce genre de sottises. On ne refuse pas un nom offert avec tant de candeur et d'amitié ; un nom si beau, qui plus est. Alors je pose mes mains sur les siennes, en couvercle arrondi, et pendant quelques secondes nos mains forment une sphère, enfermant le nom, entre nous deux.

Puis Metra dit :

« A demain, Liune ! »

Et al repart le long du tronc vers sa famille, en tanguant sur l'écorce.

Liune.



LES NOMS SONT labiles chez les Klazkyi. Peut-être sont-  
ce les marécages, bayous, tourbières, marais, fagnes,  
mangroves où al vivent : les couleurs s'y fondent les unes  
dans les autres sans solution de continuité, l'eau ni est ni  
stagnante ni courante, les racines s'entremêlent, les  
brouillards flottent sur tout, les limites entre la terre,  
l'eau et le ciel y sont floues, diffuses, impalpables. Cet  
écosystème n'a aucune frontière nette, et leur sémantique  
non plus. Leurs noms me font penser aux épithètes des  
anciennes divinités grecques et romaines : ils dépendent  
du contexte, ils dépendent de la fonction, ils dépendent  
du temps et de qui parle. Noms de choses, d'animaux, de  
métaux, de plantes ou d'humains, rien n'y échappe,  
même si certains domaines sont plus simples à saisir que  
d'autres. En tant que botaniste, j'ai eu de la chance : les  
noms des plantes sont moins fluides que ceux de l'eau, et  
même ces derniers sont moins changeants que ceux des  
gens.

Al m'appelaient « la simple » quand je suis arrivée, parce que j'avais un seul nom. Cela n'est plus le cas, je suppose.

Cette fluidité des noms m'a d'autant plus surprise, au début, que les Klazkyi ont un seul pronom. J'ai essayé d'expliquer à Valnya le principe de changer de pronom selon le genre, le nombre, selon que l'on parle d'un animé ou d'un inanimé, mais al s'est contenté de tirailler le lobe de son oreille, un geste qui veut dire quelque chose entre « Je ne comprends pas » et « c'est absurde ».

« Si tu veux dire quelque chose sur quelque chose, m'a-t-al dit en français, tu utilises son nom. Les pronoms c'est pour les gens paresseux, ou quand on ne sait pas. »

Liune. Je murmure le nom, l'imagine en contexte, l'apprivoise.

J'ai déjà eu deux noms, à une époque de ma vie, et ce n'était pas une expérience agréable. Je ne l'avais pas choisie. Je n'ai pas vraiment choisi cette fois non plus, mais c'est différent. C'est un don, pas une imposition, une marque d'intimité, pas d'identité. Personne ne l'utilisera à part Metra, et al ne le répétera à personne, ne le prononcera pas en public, à moins que je ne le lui demande explicitement.

Liune. Le nom passe et repasse sur ma langue. Je peux l'accueillir sans crainte.



PLUS TARD DANS LA NUIT, je ressors du module et m'aventure de nouveau sur les troncs, en direction de la

demeure de Valnya. Les balams-balams se sont tus ; l'air est rempli d'une gaze épaisse d'insectes bourdonnants. Parfois j'ai l'impression que les moucherons se noient dans l'air. Leurs zig-zags erratiques sont visibles seulement dans les flaques de lumière, mais celles-ci se font plus nombreuses alors que je monte de quelques mètres, car la demeure de Valnya est située sur un réseau de troncs plus haut que mon module.

C'est une belle nuit, une nuit claire. Jamais aussi claire qu'une nuit terrienne, bien sûr ; l'atmosphère des lunes absorbe une grande part de la lumière solaire, plutôt que de la réfléchir en blancheur éclatante comme notre vieille Luna – et il est rare que les trois lunes soient pleines en même temps. Mais assez claire pour que je puisse voir où je pose les pieds, et rejoindre la demeure de Valnya sans disparaître dans l'eau trouble qui clapote, sous les troncs.

Al m'attend dans l'embrasure de la porte, patient et immobile comme souvent. Nous échangeons les salutations d'usage en Klazkyi, puis passons au français alors qu'al m'invite à l'intérieur, en me tendant le seau pour puiser, comme il convient aux invités.

Il y a un trou dans le plancher de la maison, à travers lequel je fais descendre le seau, qui remonte rempli de l'eau bourbeuse et saumâtre. Un petit tamis me permet de ramasser les scarabées d'eau et les petits poissons pour les renvoyer à leur habitat, sous le plancher, puis je verse le contenu du seau dans l'alambic. Il faudra près d'une heure pour que l'eau soit distillée et buvable, mais cela fait partie du repas ; c'est un long

processus, ici. Valnya coupe des tubercules sur le plan de travail.

Al est mon contact ici, la seule personne à avoir appris suffisamment de français pour pouvoir me parler dès son arrivée. Al a aussi été ma principale source d'enseignement concernant la langue locale – al m'a noyé dedans, comme on dit ici. C'est une métaphore adéquate, je peux le garantir.

Je me glisse sous le tronc du Kastell central pour le rejoindre dans la cuisine. Une rangée d'ustensiles de cuivre rutilant y est suspendue. Valnya me montre celui qu'al utilise pour râper les tubercules, et je l'observe quelques minutes avant de l'imiter. Al a un profil aigu, comme celui d'un oiseau de proie, des gestes nets et efficaces, des épaules carrées et des lèvres pincées dont les sourires me prennent toujours par surprise. Je me souviens d'un de ces sourires, et de l'air de satisfaction sur son visage serré, quand j'ai réussi à lui faire comprendre que mon premier centre d'intérêt allait aux plantes, pas aux humains. Cela m'avait surprise ; on m'avait prévenue que le fait d'envoyer une botaniste seule pouvait être vexant aux yeux des populations locales.

Nous mangeons ensemble, longuement, près du foyer. Valnya a coutume d'y faire brûler des plantes odoriférantes, et celles-ci tiennent l'odeur de la tourbe à l'écart. Nous n'échangeons pas plus que quelques phrases. J'hésite à lui faire part du fait que Metra m'aït donné un nom, mais je décide de ne rien dire. Valnya serait le premier à me dire que c'est une affaire privée.

Après le repas, nous nous mettons au travail, comme tous les soirs. Je sors mon herbier, que j'emporte partout avec moi, et lui montre les plantes une à une. Al me donne leurs noms, et m'explique les distinctions entre les noms, aussi clairement qu'al le peut. Beaucoup des fleurs que j'ai cueillies sont rares, et peu usitées par les Klazkyi. Elles ont seulement trois noms : un pour le jour, quand elles déploient leurs pétales pour absorber autant de lumière solaire qu'elles peuvent en tirer du ciel nuageux ; un pour la nuit, quand elles se referment ; et un quand elles rencontrent l'humain, cueillies, brûlées ou écrasées. Je rentre leurs noms dans un tableau. Plus tard, je devrais leur en attribuer un quatrième, en latin, pour les intégrer au Catalogue de la Flore Interplanétaire, le CFI, mais je n'ai pas encore commencé cette partie de mon travail. Fréquenter les Klazkyi m'a rendu timide dans l'acte de nommer, respectueuse de cet immense pouvoir. Je procrastine.

Les plantes rares sont simples : trois noms seulement, et un critère aisément compréhensible. Les difficultés commencent quand je présente à Valnya une fleur importante pour les rituels Klazkyi. C'est le cas de la clochette bleue, le calfirio. Metra a été clément en me confiant quatre noms : cette plante en a une vingtaine. Elle a son nom de jour et son nom de nuit, que je rentre diligemment dans mon tableau, mais le troisième nom fourche et part en réseau, se multiplie selon les utilisations. Il faut un suffixe si la fleur est cueillie pour un rituel de brûlage de nom, un autre si elle est cueillie pour un rituel de transfert ; et les noms continuent de

varier selon les étapes de la cérémonie : un nom pour la petite cloche bleue fraîchement cueillie, un autre quand elle est séchée, un troisième quand elle brûle ; encore un quand elle a fini de brûler, car la cendre a ses noms aussi... Il y a une logique à cette nomenclature, que Valnya m'explique patiemment – mais à tout moment je risque de trébucher sur une question difficile, une incohérence. Comme ici : le nom de la plante fraîchement cueillie pour un rituel de transfert est le même que celui de la cendre qui en reste après un rituel de brûlage de nom.

Je secoue la tête ; ils auraient dû envoyer une linguiste, pas une botaniste.

Puis je réfléchis, et demande timidement :

« Est-ce que c'est... parce que c'est un cycle ? La cendre sera utilisée comme fertilisant, et reprend sa vie de végétal ? Comme une réincarnation ? »

Valnya hoche la tête.

Je note l'explication et l'accompagne d'un gros point d'interrogation trois fois souligné. J'ai appris à nuancer les signes d'acquiescement muets de Valnya : ils signifient que mon hypothèse n'est pas absurde, mais qu'al aurait tout aussi bien pu en approuver une autre. Je peux imaginer la réaction de mes collègues linguistes quand ils recevront mes notes parsemées de points d'interrogation. Les pauvres. Mais c'est leur métier ; le mien est seulement de poser les questions.

Parfois, au détour d'une de ces questions, Valnya se lance dans une histoire. J'accueille ces moments avec gratitude ; ils me délassent des imbroglios lexicaux qui

occupent une grande partie de la soirée. C'est le cas aujourd'hui. À l'occasion de la clochette bleue, j'apprends l'histoire de Sans-Nom.

C'est une histoire que l'on raconte aux enfants pour les mettre en garde, si je comprends bien. Sans-Nom était un enfant orgueilleux : al refusait constamment les noms qu'on lui offrait. « Je ne suis pas sûre, disait-al ; celui-ci ne me semble pas convenir tout à fait ; celui-là non plus. » Al était bien entourée, pourtant. Sa famille était aimante et ses amis nombreux. Al persistaient à lui offrir des noms dans l'espoir qu'un jour Sans-Nom en accepte un qui lui convienne. Mais al était orgueilleux, orgueilleux, dit Valnya en secouant la tête, comme si nous parlions d'une enfant de sa connaissance. L'orgueil est un vice terrible ; il détourne les noms, empêche d'appeler les autres ainsi qu'il le faut. Alors un jour, la catastrophe arriva. Sans-Nom brûla son nom d'enfant, et réalisa, trop tard, qu'elle n'avait plus de nom du tout. Ses amis passaient devant al, sur les troncs, sans oser l'aborder, parce qu'al ne savaient plus comment l'appeler. Sans-Nom, en pleurs, regrettant son orgueil, décida alors de quitter le village. Al marcha trois jours dans la mangrove avant de rejoindre un mont dont al fit l'ascension. Et là, au sommet, Sans-Nom pria très fort pour avoir une seconde chance, un autre nom, juste un. Et al fut changé en fleur de Calfirio. Depuis ce jour elle est utilisée dans les rituels des noms, et de toutes les fleurs elle est celle qui a les appellations les plus diverses.

\*

\*

\*

APRÈS QUELQUES HEURES, il y a un coup à la porte, et je soupire de gratitude en entendant que Kalmis est venu me chercher pour une promenade nocturne. Je remercie Valnya pour le repas et suis Kalmis au-dehors. Je mets mes pas dans les siens alors que nous commençons l'ascension vers la canopée de la mangrove – le diamètre des troncs s'amenuise et je dois faire attention à mon équilibre, épouser la démarche arboricole des Klazkyi. Au fur et à mesure que nous avançons, la lumière des clairs de lunes se fait plus insistante et le paysage sylvestre, jusqu'ici noyé dans les tons bruns, se parsème de taches de couleurs – des fleurs violettes et pâles, vives et vermillons, et parfois des arbres fruitiers miniatures, qui poussent de manière parasitaire sur les solides épaules des Galvodio. Toute une toile impressionniste se déploie dans la lumière laiteuse. Le bourdonnement incessant des insectes, auquel je me suis accoutumée au point de ne plus le remarquer, se dissipe progressivement ; le vent se fait perceptible, il rend l'ascension plus instable mais éloigne aussi la puanteur de la tourbière, en dessous de nous.

Kalmis est un bon guide : al m'attend régulièrement sans pour autant me laisser trop le temps de respirer. Je ne songe même pas à m'arrêter pour échantillonner les plantes de la canopée. L'excitation s'est emparée de moi. Nous nous rapprochons du ciel.

On ne voit pas si souvent le ciel, ici. Quand Metra et moi passons au-dessus de la ligne de cime des

Galvadio en route pour le sommet de la colline, oui ; mais le ciel diurne de Kalyky est insignifiant. Il a une couleur grise et laiteuse qui me rappelle le ciel terrien des jours de déprime. Et le reste du temps, dans la mangrove, il est présent seulement sous la forme d'une lumière diffuse ; parfois, quand la canopée est percée, une tache d'un éclat un peu plus fort.

Mais le ciel nocturne... Kalmis se retourne vers moi avec un sourire avant de parcourir les derniers mètres, et nous y sommes. Une branche un peu plus épaisse, un peu plus haute que les autres nous sert de support ; nous nous asseyons côté à côté. Je prends mon temps. Je laisse mon regard courir sur le paysage en contrebas. La tourbière et la vase ne sont plus visibles, seulement les Galvadio et la flore plus diverse que leurs cimes soutiennent. On aperçoit quelques flatflatm, ces plateformes construites d'écorce tendue entre des troncs horizontaux, puis couverts de terreaux, dont les Klazkyi se servent pour cultiver les tubercules qui forment la base de leur alimentation. La canopée de la mangrove, toujours susceptible de les recouvrir, a été débroussaillée pour assurer leur ensoleillement, de sorte qu'ils apparaissent clairement, des carrés de terre brune rompant sur l'enchevêtrement environnant.

Plus loin, l'horizon : flou, embrouillé, brumeux. Une transition insensible entre flore et atmosphère.

Puis le ciel. Les étoiles sont éclatantes, comme elles peuvent seulement l'être dans les régions encore désertiques de la Terre. Pas de pollution lumineuse, ici ; même quand les Klazkyi installent des lampes pour

éclairer leur chemin, la mangrove a tôt fait d'étouffer leur lueur. Je reconnais quelques constellations que Kalmis m'a apprises, mais je serais incapable de les nommer – leurs noms changent en fonction de leur position sur le plan de l'écliptique.

Cela n'a pas d'importance, je suis là pour les lunes. Ce soir on dirait qu'elles sont seulement deux. Sur notre droite, la première est pleine, sa lumière laiteuse s'ouvrant en halo autour d'elle, la teinte verdoyante de sa végétation visible aussi à travers la lueur. La seconde est en croissant, et si proche de sa sœur qu'il me faut quelques secondes avant de la discerner. Plus loin, sur notre gauche, la troisième sœur boude, gibbeuse et distante. J'admire. Kalmis ne dit rien, al sait que j'ai besoin de temps pour me repaître de ce spectacle.

Après un moment je sors mon appareil photo et le fixe sur une branche voisine, en vidéo. J'ai filmé plus de quatre cents heures de ciel nocturne depuis mon arrivée sur Kalyky. Je sais qu'il me manquera après mon départ ; mais avec les vidéos j'aurai au moins ces souvenirs, et j'ai quelques amis qui pourront m'aider à les transformer en holoprogramme. Kalmis me laisse installer l'appareil, et une fois que je suis satisfaite, al commence à pointer les lunes du doigt, égrenant leurs noms.

Je sors mon carnet et les note. Malin-Sur, Dalib-Tar, Dalib-Sur, Din-Sur... J'ai noté des dizaines de noms de lunes au cours de mes nuits avec Kalmis et je commence à être capable d'en traduire certains : les Grosses Sœurs, l'oncle rond, la Vivace, la Seule-éparse,

le Nourricier... Aujourd’hui la troisième lune s’appelle la Morose, et je comprends pourquoi.

Car évidemment, les chorégraphies infiniment variées des trois lunes de Kalyky les ont englouties dans une nébuleuse de noms. J’ai souvent été frustrée de ne pas être linguiste dans cette région de Kalyky, mais j’ai remercié tous les dieux de ne pas être astronome. Une même lune n’aura jamais le même nom qu’elle soit pleine, gibbeuse ou en croissant, c’est évident – mais en plus de cela son nom changera en fonction de sa position relative aux deux autres lunes, du moment spécifique de leur danse. La première nuit que nous avons passée sur cette branche, Kalmis m’a donné vingt-sept noms, au fur et à mesure que les lunes avançaient le long de leurs orbites, leurs positions respectives évoluant à cause de leurs vitesses différentes... Au fil des premiers mois, les vingt-sept noms sont devenus trois cent quinze, comme les lunes suivent des cycles indépendants les uns des autres. Et j’ai remarqué, en plus, des recoupements. Les lunes partagent des noms.

Cette multiplicité-ci, pour une fois, ne m’angoisse pas. D’abord, ce n’est pas mon métier d’y mettre de l’ordre, je suis déjà bien généreuse de faire une liste pour mes collègues. Ensuite, j’aime ces moments avec Kalmis. J’ai encore du mal à tenir une conversation suivie en Klazkyi, et cette litanie de noms occupe le silence agréablement.

Le silence seul est agréable aussi.

Kalmis est toujours torse nu quand je le vois. Je lui ai demandé, un jour, pourquoi al était la seule

personne que je voyais se déplacer ainsi, et al m'a répondu : mes cicatrices m'habillent. Kalmis est le parent de trois enfants, et récemment al a pris une décision importante : al a estimé que son devoir reproductif envers le village avait été largement rempli, et a marqué la complétion de cette tâche en demandant à un ami docteur d'ôter ses seins. Al a maintenant trois paires de cicatrices au-dessus des côtes flottantes : les deux cicatrices chirurgicales, et deux paires qu'al a décidé de faire ajouter, une pour chaque enfant en tout. Les cicatrices sont encore fraîches et rosâtres, et j'ai peur pour al en voyant qu'al les expose ainsi dans l'humidité ambiante, mais c'est un objet de grande fierté à ses yeux, et al dit que les frottements des vêtements l'irritent.

Bien sûr, ce changement de corps sera un changement de nom, bientôt.

Il lui a fallu plusieurs semaines avant de se décider à me confier cette histoire. Apparemment, Valnya lui avait expliqué que ma culture était assez rétive à l'idée des modifications corporelles faites sans raisons médicales, et al avait peur de choquer ma sensibilité. Cela m'a fait rire. J'ai essayé de lui expliquer que j'avais obtenu mes seins par une méthode peu naturelle moi-même, mais la communication était difficile, parce qu'il n'y a pas de mot pour « hormones », encore moins pour « oestrogènes » en Klazkyi. Je pense qu'al a compris, cependant, et al a eu l'air de penser que cela indiquait un lien entre nous.

La nuit se poursuit, rythmée par les changements de noms des lunes. La Morose, maintenant la Pesante,

commence à se coucher dans l'horizon fumeux de la mangrove, et j'éteins mon appareil. Nous nous apprêtions à rentrer. Avant que nous ne quittions notre branche, Kalmis pose sa main sur la mienne et me dit, d'un ton lent et articulé, parce qu'al sait que j'ai du mal à comprendre :

« Je brûle mon nom dans cinq jours. Je voudrais que tu viennes. »

Je souris, hoche la tête. Ce sont des gestes qui ont la même signification en France et parmi les Klazkyi, des gestes émouvants, partagés sans concertation par deux cultures isolées. Al me répond de même. Il vient de m'accorder un honneur et une marque de confiance.

Je commence la descente avec Kalmis. Bientôt al n'aura plus ce nom, c'est son nom de parent. Il sera brûlé, puis oublié. Cela me laisse rêveuse. Je me demande si j'aurai le droit de lui offrir un nom à ce moment, juste pour nous deux.



JE DORS TARD le matin à cause de ces sorties nocturnes avec Kalmis, et mes explorations botaniques, souvent en compagnie de Metra, occupent le plus clair de mes après-midis. Je dîne avec Valnya, parfois en compagnie d'autres invités, tard dans la nuit. Les Klazkyi ont le plus grand respect pour les habitudes, et ces trois individus se

sont apparemment mis d'accord pour encadrer mon séjour d'une routine rassurante. J'ai quelques heures de solitude, entre mon retour d'excursion et le dîner, pour mon travail théorique de description de l'écosystème.

Les relevés satellitaires effectués avant mon arrivée avaient suggéré que l'écosystème que j'aurais à explorer serait un mangale, caractérisé par la présence de mangroves, et mes premières semaines d'étude de l'environnement avaient confirmé ce résultat préliminaire : les Galvadio, et la plupart des autres arbres de taille conséquente, présentaient des similarités frappantes avec les palétuviers et mangliers terriens, telles que l'halorésistance et l'ancre dans un terrain limoneux. L'absence de marée, au départ, n'avait pas semblé introduire de différence notable, si ce n'est que les arbres n'avaient jamais développé de pneumatophores comme leurs homologues des zones intertidales terriennes, mais plutôt une capacité à croître selon des angles horizontaux sans risquer l'immersion. C'est au cours de mes promenades avec Metra que j'avais réalisé que la situation était en vérité plus complexe.

Al m'avait emmenée sur les collines. Avant cela, ma perception brouillée par la mangrove, je les avais ignorées comme des amas limoneux de taille impressionnante. C'est seulement au cours de nos premières randonnées que j'avais remarqué qu'elles étaient stables – des formations de roches sédimentaires, traces d'un terrain plus ancien ayant survécu à l'engloutissement par la mangrove. Toute cette région avait auparavant été intensément vallonnée, une prairie

peut-être, peuplée d'herbacées, de fleurs et d'arbustes fruitiers. Puis la mer avait monté, étouffant sous des mètres de vase la majeure partie du terrain, mais les reliefs les plus hauts étaient restés émergés. Et avec eux, contrastant avec le substrat limoneux de la mangrove, un sol minéral et une couche d'humus riche, qui avait continué de nourrir des plantes d'eau douce alimentées par les pluies, tandis que les Galvodio envahissaient les anciennes vallées maintenant saumâtres. Les collines continuaient ainsi de soutenir une flore distincte, riche de plusieurs centaines d'espèces, et même quelques mammifères de petite taille qui habitaient les sommets, se tenant à l'écart de l'eau de mer. Une fois que l'on y était, la différence était évidente : les couleurs plus vives, le vert éclatant des herbes contrastant avec l'émeraude noirci des Galvodio, le rouge, bleu, violet des bosquets odoriférants libérant de vrais contrastes, plutôt que l'éternel camaïeu de tons marécageux, en contrebas. Même la texture de l'air y était différente, plus pure, et le bourdonnement obsédant des insectes s'atténuaient pour laisser entendre, sur les sommets exposés au vent, le bruissement des herbes.

Frappée par le contraste que ces premières randonnées m'avaient offert, par opposition à mes premières semaines à l'ombre des Galvodio, j'avais été tentée de distinguer deux écosystèmes. D'une part la mangrove, dominée par ses arbres sombres, d'autre part l'archipel de collines en émergeant, avec leur flore versicolore. Mais c'était mal connaître Kalyky : pas de frontière ici, pas de limite. La flore des collines avait

colonisé la mangrove. Il suffisait de monter vers les cimes des Galvodio pour y reconnaître leurs touches de bleu, de vermillon, de vraies couleurs, éparses dans le vert obscur du marais.

L'humus des collines, me semble-t-il, s'était immiscé dans le réseau des branches de Galvodio, se déposant sur les parties denses et horizontales pour y former des prés miniatures – rarement plus larges que quelques centimètres carrés, mais suffisamment pour que des graines s'y déposent, germent, s'adaptent. Dans une mangrove terrienne, ces fleurs aventureuses auraient été noyées par la marée, l'eau salée desséchant leurs cellules par plasmolise. Mais ici elles avaient survécu, et étaient montées vers les cimes, loin de la surface. Je suspectais que certaines d'entre elles avaient développé des stratagèmes de survie parasitaire, se nourrissant d'eau de pluie et de sels minéraux volés aux Galvodio. C'était elles qui illuminaient de leurs couleurs mes promenades avec Kalmis.

En conséquence, la biodiversité du milieu était supérieure à celle que n'importe quelle mangrove terrienne aurait pu contenir. Mes estimations me portaient à environ 1200 espèces, avec une dizaine d'entre elles domestiquées.

Car cet environnement était aussi plus fortement anthropisé que je ne l'avais cru d'après les relevés satellitaires, ce qui l'éloignait encore un peu plus du mangale. Les Klazkyi avaient imité et amplifié le trajet de l'humus, utilisant d'épaisses fourches de Galvodio jointes au moyen de solides plaques d'écorces, pour

former des plates-formes qu’al couvraient ensuite de sol en provenance des collines. C’est ce que l’on appelle les flat-flatm, ou flat-diak, ou sifliiom, ou diak-flat, selon l’état de germination des cultures. Ils étaient utilisés pour cultiver les quelques espèces de tubercules qui formaient la base de l’alimentation Klazkyi.

Et j’en suis là, prise de scrupules, n’osant plus appeler cet écosystème mangale. Je suis confrontée à un problème de nom.

Mise face à ce problème avant mon arrivée parmi les Klazkyi, j’aurais sûrement réagi avec une furie d’hyperactivité terminologique. Mangrove hybridée, haloprairie, mangale fleurie, et pourquoi pas, biome de Juliette, biome de Liune ! Tout était possible, et j’aurais sûrement donné mon nom à une demi-douzaine d’espèces végétales et deux phyla en sus, pour faire bonne mesure. Aujourd’hui je suis hésitante, angoissée.

On peut donner un nom à un humain, le voir accepté, et être satisfaite. Comment peut-on nommer un écosystème entier ?

La langue indigène, bien sûr, ne m’aide pas. Les Klazkyi ont une quinzaine de noms pour leur environnement, selon la saison, l’hydrologie, le contexte rituel. Mais aucune revue scientifique n’acceptera cette diversité. À la fin, il faudra un nom, et un seul.

Mes papiers se couvrent de pointillés, attendant des mots. Peut-être la décision sera-t-elle plus facile après mon retour, quand j’aurai mis de la distance entre moi et mes hôtes. Mais cette perspective m’inquiète, plus qu’elle ne me rassure.



CINQ JOURS PLUS TARD, je quitte le village et m'engage sur le ponton accompagnée non seulement de Metra, mais aussi d'un groupe d'une dizaine de Klazkyi. Les trois enfants de Kalmis sont là, ainsi que ses deux Talf (enfants des mêmes parents, qui sont eux-mêmes parents), et Valnya, qui est Talf d'un parent de Kalmis, si j'ai bien compris. Metra s'est jointe à nous au moment où nous franchissons la lisière du village, soit parce que sa famille est liée à Kalmis d'une manière que j'ignore, soit parce qu'al estime maintenant que son devoir est de m'accompagner dès que je quitte le village.

Le ponton grince sous les pieds de notre troupe. L'eau trouble et sombre, en-dessous, clapote ; le son des vagues se mêle à celui des insectes. Une pluie fine tombe et ruisselle sur les sortes de ponchos imperméables que nous avons enfilés avant de partir. Personne ne parle. Les trois enfants de Kalmis portent chacun un membre du trépied sur l'épaule ; Valnya, parce qu'al a l'âge le plus avancé, porte le sac contenant les fleurs bleues au vingt-et-un noms, séchées. Metra porte le brasero, les sourcils froncés sous sa capuche, concentré. Le ciel est gris,

nuageux, compact, puis, alors que nous arrivons à mi-chemin du ponton, il se teint d'une vive couleur pourpre, et le crépuscule commence, et les balam-balams commencent à chanter dans l'air humide.

C'est un crépuscule équatorial, bref et flagrant, mais il donne à notre ascension de la colline une lueur ensorcelante. Nous marchons le long d'un sentier de terre boueux marqué de bordures faites de cailloux ronds, et autour de nous respirent les arbustes, les fleurs, les fougères, qui semblent se déployer pour capter l'eau de pluie et les derniers rayons du soleil. Les couleurs changent pendant que le soleil se fond dans la ligne floue de l'horizon : le vert clair des fougères vire à un émeraude frissonnant, puis se mue en ombres crénelées qui tremblent sur notre passage ; les bosquets de fleurs magenta deviennent rouges, rouge sang, rouge sombre, puis s'éteignent en une teinte obscure que l'on peine à distinguer de la terre brune. Pendant l'ascension, Metra se rapproche de moi et, rompant le silence rituel avec un sourire mutin, me murmure les noms nocturnes des fleurs qui se ferment autour de nous. Quand nous arrivons au sommet, la nuit est complète. Nous sortons tous de nos capes une lampe que nous posons sur le sol, en cercle.

Le silence, encore un peu. J'aime le son de la pluie en haut de la colline. Ici, elle se mue en ruisselets, en eau courante qui nourrit les plantes, remue le sol, vivifie toute la biosphère, avant de rejoindre la tourbière.

Il y a une dalle, au centre du cercle que nous formons, que je ne remarquerais même pas si Metra ne me l'avais pas indiquée. Les enfants de Kalmis installent

le trépied au-dessus de la dalle ; on y suspend le brasero ; Valnya y jette les fleurs de Calfirio-Sur. Elles deviennent Ramnied-Tak, sous l'effet des flammes. Leur odeur est forte, acre, mais purifiante. Le nuage odoriférant crée un petit espace, une micro-atmosphère, qui nous sépare des marais environnants. Puis Kalmis s'avance.

Al a ôté sa cape, cicatrices visibles. Ses trois enfants lui tendent des morceaux d'écorce taillée. Kalmis est son nom de parent ; il revient à ses enfants de sculpter ce nom dans le bois, pour que les flammes puissent l'emporter. Al caresse les petits objets sculptés, regarde chacun d'entre nous, qui l'avons appelé Kalmis pendant des années, des semaines, puis les jette dans le feu.

Le nom brûle, devient braise.

Quand les bords des sculptures ont été rongés par les flammes et que leur cœur est devenu rougeoyant, nous hurlons. Le nom est crié trois fois, à pleins poumons, par toutes les personnes présentes, puis le silence retombe, le silence sans mot de la pluie.

Le nom est mort. Le rituel a duré moins d'une demi-heure. C'est fini. Le nom ne sera plus jamais prononcé par un Klazkyi.

Je suis si jalouse.

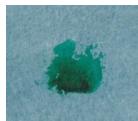
Je n'ai jamais eu de rituel. J'ai dû tuer mon premier nom chaque jour de ma vie, pendant des années ;

le tuer dans la bouche de mes parents et de ma sœur, le tuer dans les bouches d'amis qui me connaissaient depuis l'enfance, et le tuer dans les papiers aussi, cartes d'identité et autorisations officielles, et même aujourd'hui alors que je suis à des années-lumières de la Terre, je sais qu'il existe encore de vieux documents, des articles publiés avant ma transition, où ce nom s'acharne à vivre. Il revient parfois, vicieux, dans les circonstances les plus inattendues.

Je suis si heureuse qu'un rituel aussi net, définitif existe quelque part dans l'univers, et si frustrée de ne pas avoir pu en profiter quand j'en avais besoin, et c'est un mélange d'émotions difficile à gérer à ce moment, au sommet de cette colline pluvieuse, entourée de ces étrangers.

Normad – c'est le nom d'usage qu'il utilisera désormais – s'approche de moi et pose une main, quelques secondes, sur mon épaule. Je sais ce qu'al veut dire : je te laisse avec tes émotions, mais cette nuit nous nous retrouvons pour contempler les lunes.

Je lea remercie et continue de pleurer mes larmes ambiguës pendant que les autres reprennent le chemin du village, des silhouettes grises sous la pluie.



JE MANGE AVEC Valnya, qui cuisine pour moi dans un silence plus grand qu'à l'accoutumé. Quand je sors mon herbier al fait un geste, « pas ce soir », et je lui en suis reconnaissante. Je n'ai pas la tête aux distinctions lexicales en ce moment. Que les plantes aient tous les noms qu'elles veulent, ce sont les noms d'humains, nos noms, qui m'importent aujourd'hui.

Normad vient plus tôt que d'habitude, comme s'al avait senti mon impatience, mon besoin. Nous montons vers les cimes. La nuit est sombre, les trois lunes en croissant ; j'ai l'impression de suivre sa respiration à travers la canopée. Nous retrouvons notre place habituelle, notre branche. Je n'installe pas la caméra ce soir.

Normad tend le doigt vers une des lunes, s'apprétant à me dévoiler les noms de leur danse, mais je pose la main sur son épaule et al baisse le bras. Je veux autre chose. Je suis hésitante, incertaine ; je ne suis pas sûre d'avoir le droit. Mais je tends les mains vers al, en coupe, un peu tremblante, comme si je lui présentais un liquide précieux, et je dis, dans mon meilleur Klazkyi :

« Je te donne Loff. »

Al me regarde. Ai-je fait quelque chose de travers ? Al ne bouge pas ses mains.

« C'est un nom d'amant, dit-al.

– Je sais », dis-je.

Al pose ses mains sur les miennes, en couvercle. Nous formons la sphère.

« Je te donne Maïel. »

Un déclic se fait en moi. L'horizon est superbe, les lunes dansent au-dessus de nos têtes, la pluie me vivifie comme toute la biosphère. Je reconnais le sentiment : j'accueille un nouveau nom, et toutes les relations qui l'accompagnent. Oh vivre cela plusieurs dizaines de fois dans une vie.



DEPUIS CE MOMENT il y a moins de promenades nocturnes et plus de nuits passées dans le grand lit de Loff. Suite au rituel al a quitté la maison qu'al partageait depuis vingt ans avec ses enfants et emménagé dans une autre demeure ovale, abandonnée depuis quelques temps. Le lit et ses couvertures vertes sont le seul endroit sec de la maison ; partout ailleurs l'écorce du toit laisse passer des filets de pluie. C'est une musique que je commence à associer au corps de Loff.

Maïel. Je suis Maïel à ses yeux, et cela me va. Être capable de recevoir un nom sans méfiance, sans obligation, un simple nom, sans papier et sans tribunal qui s'accrochent à lui... Je ne pensais pas que j'en serais capable.

Nous continuons l'apprentissage de la langue aussi, mais maintenant c'est moi qui pointe – effleure – du doigt, et al me donne les mots. Les noms des parties du corps forment un champ lexical plutôt simple ; certains organes ont même une seule désignation. Je suis déçue : j'aurais pensé que chaque parcelle de nos corps changerait de nom selon l'usage que nous en ferions, les enchevêtements que nous leur donnerions, mais ce n'est apparemment pas le cas. Peut-être le Klazkyi fait-il le contraire des langages terriens: plutôt que de multiplier les noms des parties intimes, il a une pudeur réductive, les condamnant à un seul nom. La plupart des nuits, cela ne change rien. Je connais tous les mots et nous n'en avons plus besoin.



JE NE VAIS PAS dans les collines avec Metra cette après-midi. J'ai obtenu de la corde de Valnya – fière de moi, j'ai réussi à lui demander en Klazkyi – et j'ai transformé quelques pièces métalliques du vaisseau en mousquetons. Metra est surprise. Je crois qu'al comprend ce que je veux faire mais est médusé que l'idée puisse me tenter. Al ne propose pas de m'accompagner et je préfère cela ;

je n'ai pas entièrement confiance en mon bricolage. Le harnais est de corde aussi, mais je ne suis pas sûre de mes noeuds. Le pire qu'il puisse m'arriver est un plongeon, mais cette eau saumâtre abrite une faune absolument inconnue, et sa seule odeur me dégoûte. Je décide au dernier moment de fixer une ligne de sûreté au Galvodio auprès duquel m'attends Metra, pour être certaine de rejoindre les arbres si je plonge.

Je passe la corde autour de la branche de Galvodio la plus ronde, régulière et horizontale que je puisse trouver, et m'entoure la taille de la longueur restante. Je m'allonge sur la branche sous les yeux écarquillés de Metra, et commence à ramper sur le côté. Évidemment, la gravité me prend par surprise, et je me retrouve suspendue sur le dos, sous la branche, sans avoir pu prendre ma respiration.

Première différence : les insectes. Ils pullulent sur la partie inférieure de la branche, et je me retrouve à cracher des scarabées avant d'avoir pu crier à Metra que tout va bien. Heurk. Je déteste les insectes ; ils sont les dommages collatéraux de mon travail. Main sur le mousqueton, je desserre la corde, et je place cinquante centimètres entre mon corps suspendu à l'horizontale et la branche, vérifiant d'un coup d'œil par-dessus mon épaule qu'il reste encore un bon mètre et demi entre moi et la surface de l'eau. J'ai demandé à Valnya s'il y avait des animaux suffisamment grands pour sauter et m'attraper : al a secoué la tête. Pas le plus grand signe de certitude, venant d'al, mais je suis à peu près certaine que les reptiles ne sont jamais apparus sur cette planète.

Bien. J'ai suffisamment de distance pour pouvoir regarder autour de moi, et la branche est assez lisse pour faire glisser la corde sur sa longueur. Et j'avais vu juste : la partie basse de la mangrove abrite une flore encore différente, et toute aussi variée !

Le long des racines-échasses des Galvodio, voilà les lichens et les champignons, évidemment, nos petites indispensables merveilles des bas-fonds, prêtes à transformer toute matière vivante en limon, à alimenter la tourbière. Ils ont de l'aide de petits crabes qui crapahutent sur les racines, un peu trop proches à mon goût, mais eux non plus ne sont pas mon métier.

Mais surtout, les plantes sont là aussi. Des bryophites sont fixés sur les rochers affleurants et sur les racines, à moitié immergés – et des fleurs aussi, en petits bosquets, la tête en bas pour certaines, grimpant comme de la glycine pour d'autres. Tout près de moi se trouve une grande corolle d'un jaune pisseux. Elle est fermement agrippée à la branche, mieux que moi, mais elle laisse aussi tomber une longue racine dans l'eau, deux mètres plus bas. Incroyable – et elle n'est pas la seule dans ce cas ; j'aperçois plusieurs autres espèces rien qu'en tournant la tête. Ces plantes à fleurs sont les cousines de celles des cimes, qui ont opté pour une stratégie évolutive inverse : plonger vers le bas, accepter le sel, oublier la pluie. Il doit y avoir plus de fleurs halorésistantes dans un mètre carré de ce biome que sur toute la surface de la terre. Je peux déjà voir qu'il me faudra plusieurs semaines de ce genre de crapahutage

pour obtenir un échantillonnage décent. Je vais devenir un crabe.

J'ai ma besace avec moi, autant commencer.

Le travail me remplit d'engouement ; j'ai hâte de rejoindre Valnya avec mon herbier ce soir. Peut-être connaît-al mal la flore du dessous ; peut-être certaines de ces fleurs n'ont pas de nom du tout, et nous pourrons les baptiser ensemble. L'idée de donner des noms m'angoisse moins, ces temps-ci. Dans quelques mois je pourrais peut-être même commencer à remplir les trous de mon compte-rendu.

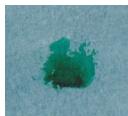
Quand je remonte finalement, je remarque que l'écran du communicateur, à mon poignet, clignote. C'est un message de mon directeur de recherche, sur la troisième lune de Kalyky. Il est court, à peine plus qu'une date, en vérité. Je dois quitter la planète dans dix-sept jours.



J'EN PARLE À Loff, le soir-même, au lit. J'aime sa réaction, son étreinte qui est une manière de profiter de mon corps, pas de me retenir.

Je connaissais le planning de ma mission, pourtant ; il n'a pas changé, mais je ne sais pas, peut-être est-ce le jour de vingt-six heures, peut-être le rythme lent de la vie ici, peut-être mes désirs inconscients. Je suis prise au dépourvu.

Il y a quelque chose que je veux demander à Loff avant mon départ. Je suis, encore une fois, hésitante. Pas incertaine : je sais ce que je veux, simplement je ne suis pas sûre d'y avoir droit. Mais al accepte. Je demande à Valnya le lendemain matin, et al accepte aussi.



VALNYA A PRIS les fleurs avec al. Metra a l'air de ressentir encore plus de fierté à tenir le brasero pour moi que pour Loff. Loff et moi portons les trois membres du trépied à nous deux ; il n'y a personne d'autre.

Le vent hurle ce soir. Le ponton tangue et les chants des balam-balams sont presque noyés dans le craquement des arbres. Mais le crépuscule est magnifique : le vent déchire les nuages en longs haillons échancrés qui varient les derniers rayons du soleil, ombre-lumière, ombre-lumière, pendant notre ascension de la colline.

Puis nous arrivons au sommet, et la nuit aussi. La dalle est encore là, à peine visible dans la lumière de nos quatre misérables lampes. Loff et moi installons

péniblement le trépied, Metra le brasero. Valnya fait brûler les fleurs, avec quelques mots expliquant aux présences de la colline qu'elles doivent m'accepter. La senteur se répand autour de nous, formant sa petite bulle d'air saturé. Le silence rituel cette fois est déchiré par la tempête.

J'aime ce déchaînement des éléments. Il affermit ma résolution, il donne une forme à ma colère. J'ai enfin l'occasion de tuer ce nom, le droit de le faire, sans supplier aucun tribunal, sans quémander la bonne volonté de mes proches. Simplement parce que je le veux.

Metra, Valnya et Loff n'ont pas de sculpture d'écorce à brûler pour moi ; al ne m'ont pas connu sous mon nom de naissance et ne peuvent donc pas sculpter le bois à mon image. Seule moi le peux. Je suis allée chercher un morceau de racine de Galvodio dans les bas-fonds, accrochée à mon harnais quelques centimètres au-dessus de la puanteur du marais, et j'ai pris une semaine pour lui donner forme, au canif, après l'avoir fait sécher. La sculpture est rugueuse, irrégulière ; elle a la forme approximative d'un acarien, un de ces animaux qui peuvent survivre à des périodes de glaciation infinies, ou d'un test de Rorschach torturé, ou d'une saxifrage, accrochée à son rocher en dépit de tout. C'est ainsi que je le vois, l'acharnement de ce nom à me poursuivre.

Je le jette dans le brasero. Il brûle bien. Il y a un nouveau moment de silence rompu par le crépitement du feu et le hurlement du vent avant que nous ne criions le nom pour la dernière fois.

J'ai dû le prononcer devant Metra, Valnya et Loff pour que cette partie du rituel soit possible. Cela a été difficile. La vieille peur est revenue, la crainte que ce nom leur semble le bon, bien sûr que c'est ton nom, cela l'a toujours été, comment peux-tu en changer, il te va si bien. Al n'ont rien dit de tout cela, évidemment ; al ont brûlé plus de nom que moi dans leurs vies et savent ce que c'est, de survivre à un nom. Al ne l'ont même pas répété. Al l'ont prononcé trois fois seulement, pendant le rituel.

Le nom rougeoit dans le brasero ; et nous hurlons ; le nom s'envole dans les airs, emporté par le vent tonitruant. Une fois, deux fois, trois fois, je me sens plus légère à chaque expectoration. Je me déchire la voix à expulser ce nom ;

puis le silence retombe.

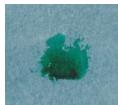
Je sais que c'est un rituel : l'univers n'a pas changé. Les articles sont toujours sous le même nom dans les banques de données scientifiques ; les certificats de naissance existent encore. Mais il y a au moins une région dans cette galaxie où l'éradication a été complète, où j'ai uniquement des noms choisis et acceptés, Liune, Maïel, Juliette. C'est une forme de liberté que m'ont offerte les Klazkyi ; une émotion que je ne pensais pas vivre, que je n'aurais pas imaginé auparavant. Je redescends la colline, entourée de mes amies, la poitrine emplie de gratitude.



IL RESTE CINQ JOURS, cinq précieuses journées avant mon départ. Tant pis pour la flore des bas-fonds, je décide de ne rien changer à la routine qui a conforté ma vie ici. Je marche dans les collines avec Metra chaque après-midi pluvieuse et grise ; je retrouve Valnya le soir, autour d'un repas et de mon herbier, et je passe mes nuits avec Loff. Al accepte mon départ avec philosophie, sans manifester, sans ressentir je crois, trop de tristesse, et je lui en suis reconnaissante. Je n'ai pas envie de briser de cœur. Nous ne nous faisons aucune promesse : Kalyky est encore fermée à l'immigration, accessible seulement à quelques scientifiques, et malgré tous les efforts que je pourrais faire les chances qu'une seconde mission me soit accordée sont maigres.

J'ai pris quelques photos et vidéos d'al. Loff plaisante qu'al fait partie de mon herbier. Je sais que les images sont une erreur ; plus tard elles ne m'apporteront qu'une nostalgie creuse. Ce dont je me souviendrai sont les mots. Quand je parcourrai mes papiers, organisant les listes de noms de plantes, de lunes, d'objet, je saurai toujours quel mot m'a été enseigné pour la première fois par Metra, par Loff, par Valnya. Les linguistes à qui je transmettrai mes données n'auront jamais accès à cette connaissance ; elle sera à moi seule. Je sais qu'elle m'apportera plus que de la nostalgie ; l'idée d'une

communication qui se poursuit malgré le départ, le plaisir rétrospectif d'avoir vécu cette expérience.



LE MODULE À BORD duquel je suis arrivée n'a pas été conçu pour repartir, et c'est un transport de la station scientifique qui me ramènera sur la troisième lune de Kalyky. Il apparaît sous la forme d'une traînée flamboyante, lors de son entrée dans l'atmosphère. Metra, Loff, Valnya et moi l'attendons, juchés sur une des branches dans les cimes de la mangrove. Metra pousse un petit cri en voyant la lumière brûler le ciel. Un peu plus tard, le grondement des moteurs freinant son approche de la surface se fait entendre. Il atterrira plus prudemment que moi, à l'ouest de la mangrove, dans une zone plus sèche et moins habitée. Nous devons nous mettre en route maintenant pour ne pas faire attendre les pilotes.

Nous faisons chemin dans la mangrove alors que l'aube filtre à travers les feuilles, illuminant les surfaces boueuses d'une teinte dorée. Metra parle en Klazkyi, si vite que j'ai du mal à la suivre, trop vite pour réfléchir à ce qu'elle dit, mais aucun de nous trois ne l'interrompt, lea laissant évacuer son stress à sa manière. Je marche main dans la main avec Loff ; de temps à autre, Valnya pose une main sur mon épaule. Les insectes bourdonnent.

Je réalise que je n'entendrai plus jamais le chant des balam-balams.

Le soleil s'extirpe complètement de l'horizon au moment où nous atteignons la lisière des Galvodio, un autre ponton devant nous. Nous nous arrêtons. Là, dans la brume, le transport a atterri, les courbes claires et nettes de son fuselage contrastant avec la végétation indistincte qui l'entoure. Je lâche la main de Loff, l'enlace, puis m'agenouille devant Metra pour serrer aussi sa petite tête contre mon épaule. Nous avons décidé que seul Valnya, en sa qualité de contact officiel, m'accompagnerait jusqu'au vaisseau. Metra et Loff restent très droits au milieu de la brume tandis que nous nous éloignons.

Le transport est un vaisseau de techniciens, ils n'ont pas envoyé d'ambassadeur pour parler à Valnya. Le capitaine nous fait un geste : le moteur tourne, pensez au carburant. Je me retourne vers Valnya.

Al sait à quel point je lui suis reconnaissante de tout le travail, toute la ferme affection qu'al m'a montré au cours de mon séjour, je sais qu'al s'est senti respectée, nous n'avons pas besoin de nous remercier. Il y a une dernière chose seulement que nous devons faire, nous le savons toutes les deux.

Al tend les mains, en coupe, je pose les miennes par-dessus.

« Nalmn, dit Valnya, simplement.

– Saviek », dis-je.

Al hoche la tête, me donne un de ses sourires soudains. Puis al est parti. Le capitaine crie quelque

chose par-dessus le bruit des moteurs, la passerelle est dépliée, j'entre dans le transport.

Saviek et moi n'aurons jamais l'occasion d'utiliser ces noms. Mais en ce moment précis, cela n'a pas d'importance. Le grondement des moteurs s'intensifie. Nous décollons. Dans quelques minutes, j'aurais la meilleure vue possible sur les trois lunes de Kalyky, mais la perspective d'admirer ces merveilles du système ne me pousse pas vers le hublot. Même mes herbiers, et pages et pages de données botaniques et écologiques contenues dans mon sac, me semblent dérisoires. Un travail comme un autre. J'aurais pu repartir les mains vides pour tout ce que cela me fait. Seuls les noms m'importent. J'en ai laissé un sur la planète, libérée, enfin libérée, et j'en ai reçu de nouveaux. Comme une plante de Kalyky, je change de nom en fonction du contexte. J'ai été quadruplée, je suis riche en noms. Un de la part de chaque personne qui a compté, en plus de celui que j'avais en arrivant.

Liune.

Maïel.

Nalmn.

Juliette.